

lettres microscopiques que la couche la plus inférieure dépose doucement au contact du sol suffisamment refroidi. Mais, pour que ce phénomène puisse s'accomplir, il faut que l'air soit tranquille et transparent, double circonstance que le Printemps réalise par la modération normale de sa température. Cette transparence de l'air, si nécessaire pour la formation de la rosée, présente en même temps d'autres avantages : elle étend la limite de visibilité, rend la vision plus nette et donne au paysage plus d'attrait.

Mais c'est surtout dans la période fondamentale de la germination que l'Air et l'Eau s'unissent et concourent sous l'action harmonique du Soleil. C'est l'époque, en effet, où les forces végétatives, si longtemps enchaînées par l'hiver, ont repris leur élan. Aussi voyez comme, des différentes familles végétales, s'élèvent de nombreuses fleurs qui se succèdent si vite qu'elles ne laissent pas le temps de les compter. Saluons, sans doute, depuis la tulipe jusqu'à l'œillet, l'aristocratie florale de nos jardins, ces fleurs urbaines que des fantaisies de culture cherchent à dévier de leur type primitif. Mais arrêtons-nous plutôt à cette multitude de fleurs champêtres qui, restées dans leur état normal, ont ainsi conservé toutes leurs harmonies de volume, de forme et de couleur. Remarquez d'abord que chacune d'elles a, pour ainsi dire, son heure d'épanouissement : les unes au matin, les autres vers le milieu du jour et même vers le soir. Remarquez ensuite que la plupart ont aussi leur place d'élection. Tandis que l'orechis sur la colline érige son épi purpurin, l'aubépine borde d'un liséré blanc le contour de la vallée, la violette dissémine dans les bois sa corolle améthyste ; la marguerite constelle la prairie de ses petits soleils à rayons argentés, l'épine-vinette suspend à la lisière du bocage sa grappe jaune, près de la fleur violacée du polygale ; l'ancolie pose au buisson sa fleur bleue ; l'éclair, sur les décombres, sa fleur jaune ; le bec-de-lièvre, sur les toits, sa fleur rouge ; la giroflée, sur les murs, son calice orangé. Tandis que le lychnis festonne d'étoiles blanches les sentiers, le mourron distribue dans les champs sa petite fleur rouge ; le fraisier, dans les bois, sa petite fleur blanche ; le primovère, dans les prés, sa fleur tricolore ; la campanule, sur la haie, sa blanche clochette ; le nénuphar, à la surface des eaux, sa blanche corolle. Pas un point n'est oublié. La forêt couvre la montagne de sa verte chevelure, la mousse étend sur le tapis son velours verdoyant, et, des fissures de la roche, le buis fait jaillir son feuillage lustré. Enfin, s'accommodant de tous les sites, s'épanouissent entremêlées, tous ces fleurs plus ou moins agrestes qui, depuis la pâquerette, jusqu'au géranium, se pressent à l'envi pour achever la toilette printanière de la Terre. Et voici bien cette heure, ce moment ; car l'amaryllis a mis son blanc panache ; le dahlia, sa splendide cocarde ; et le souci, sa toque d'or.

Que d'harmonies ensuite dans mille détails ! Ainsi, le cèdre du Liban, pour offrir au vent moins de prise, étale horizontalement ses branches, et le peuplier du chemin, pour mieux se mettre en ligne, dresse verticalement ses rameaux, tandis que le marronnier de nos parcs incline ses feuilles pour mieux laisser voir sa belle inflorescence. Voyez encore, comme tout est calculé pour que rien ne puisse en quelque point gâter la perspective. Ici, c'est le lierre qui, de ses spires rajouinies, cache les infirmités du vieux orme ; là, c'est la vigne qui, de ses larges feuilles et de ses pampres naissants, habille le mur usé de la chaumière ; plus loin, c'est la glycine, qui brode de sa grappe coquette les ruines du château.

Et ne dirait-on pas enfin que les insectes, de leur côté, connaissent les lois du contraste et des couleurs complémentaires ? car voyez la cécioïde émeraude qui, pour mieux relever l'éclat de ses élytres, se fixe sur la rose, tandis que la coqueïnelle orangée se pose sur la violette et le papillon bleu sur le lis. Mais citons surtout comme doublement harmonique la grande prédominance du blanc parmi les fleurs ; car, d'une part, ce sont les fleurs blanches qui comptent le plus grand nombre de plantes odorifères ; et, d'autre part, ce sont elles qui, diffusant le mieux la lumière, produisent aussi plus de clarté sous les premiers rayons de l'aurore et sous les derniers du crépuscule, admirable particularité qui prolonge d'autant la durée du jour.

Mais, à mesure que l'horizon s'enrichit, se parfume et se pare,

voyez aussi comme il s'anime, se peuple et se diversifie. Dégagés de leur léthargie profonde, les animaux hibernants reviennent à la vie, qui, surexcitée surtout dans les animaux supérieurs, se propage bientôt, dans toute la série zoologique, en des êtres nouveaux. Avec quelle ardeur chaque animal prépare sa demeure, son gîte ou son nid ! Mais comment suivre ici tous les artifices de l'instinct, depuis le castor, qui, sans machine, établit sur le fleuve une digue immuable, jusqu'à l'abeille, qui, dans sa ruche, construit sans compas des cases géométriques ; ou bien depuis la fourmi qui, sous le sol, cinte sans étai ses arcades sableuses ; jusqu'à l'argonaute, qui, sans gouvernail, fait voguer sur la mer sa nacelle naerée ? Et quelle est donc aussi la boussole qui dirige ces légions d'oiseaux et ces bandes de poissons qui soumis, à des lois d'harmonie, changent périodiquement de résidence ? Chacune de ces deux classes trouve un véhicule qui lui est approprié : l'une, dans un courant atmosphérique ; l'autre, dans un courant océanien. Et c'est le même rayon solaire qui détermine à la fois et parallèlement ce double appel d'air et d'eau.

Plus près de nous, voyez que de scènes diverses : l'écureuil grimpe et s'amuse aux branches fleuries du noisetier ; la jeune hirondelle, au seuil de son nid, attend pour s'élaner, que son aile soit venue ; plus hardi, le jeune moineau, sur les toits, exerce la sienne à peine emplumée ; la grenouille, au marais, a repris sa souplesse ; l'araignée, sur le mur, a tendu sa toile insidieuse ; et la chrysalide sort de ses langes, belle de forme et richement costumée. Comment décrire et seulement désigner la diversité des formes et des couleurs, parmi cette foule innombrable d'animaux qui tous ont revêtu leurs habits de fête ? Dès lors, vous seriez tenté de croire peut-être que, dans le magnifique ensemble qui flatte si bien la vue, il n'est rien qui s'adresse au noble sens de l'ouïe. Mais, entendez-vous, dans la charmille, ces purs et timides accents ? C'est un chœur de fanettes, qui prend l'initiative d'un hymne au Créateur. Écoutez bien, car voici qu'à ce signal, des symphonies diverses se succèdent de proche en proche et gagnent tous les points. Du haut de l'air, l'hirondelle répond de sa voix fine, à la voix brève du traquet ; sur le buisson, le rouge-gorge associe ses vives roulades à celle de son émule, le tarin ; l'alouette, dans les guérets, domine, de son trille retentissant, les notes languoureuses de la caille ; sur la cime des arbres, la colombe unit son roucoulement grave au triolet aigu du pinson ; tandis que, dans la forêt, le loriot redit de temps en temps son gai refrain, et le merle, dans le verger, sa joyeuse fanfare. Écoutez encore cet élégant soliste, rival de la fleur pour la parure, rival du rossignol pour le chant : c'est le chardonneret, prince de ces artistes de passage, de ces virtuoses nomades qui nous payent, de leur ramage, une heure d'hospitalité. Et puis enfin que votre oreille soit attentive à des accords d'un ordre bien différent sans doute, mais toutefois complémentaires, car la nature entière est un immense concert où chaque être a sa note, et chaque règne sa partie. Entendez, en effet, et le feuillage qui gazouille sous les molles caresses de la brise ; et le galet qui résonne sous les choes isochrones de la cascade ; et la mer, qui, de sa voix solennelle, accompagne la voix bruyante du torrent ; et l'écho, qui se plaît à répéter au loin toutes les symphonies.

Et que de merveilles encore sous un tout autre point de vue ! Mais, à les citer seulement, quelle plume donc pourrait suffire ?

Un mot encore pour terminer.

Le Printemps, par ses nombreuses analogies, est pour nous l'emblème du jeune âge. C'est ainsi que l'un et l'autre, malgré leur charme respectif, intéressent moins par ce qu'ils donnent que par ce qu'ils font espérer. On dirait que chacun d'eux n'est vraiment qu'une séduisante promesse. Le Printemps prépare l'été, saison la plus efficace de l'année, comme la jeunesse prépare l'âge viril, période la plus efficace de la vie. Le Printemps a ses papillons éphémères, comme la jeunesse a ses rêves dorés ; enfin, si le Printemps a ses fleurs naturelles, qui forment son principal ornement, la jeunesse a ses fleurs morales qui constituent sa plus belle couronne. Bien plus, par une analogie supérieure, d'où dérive pour nous un haut enseignement, la floraison de la plante